



Création 2016

AU CŒUR

THIERRY THIEÛ NIANG

Avec un groupe d'enfants
et d'adolescents de 8 à 18 ans

AU CŒUR

THIERRY THIEÛ NIANG

Création 2016

Avec un groupe d'enfants et adolescents âgés de 8 à 18 ans

Ils sont écoliers, collégiens et lycéens issus de différents ateliers de pratique artistique menés à la Collection Lambert, à la Chartreuse, au Secours Populaire et au sein d'associations du Grand Avignon et vont travailler à partir de janvier 2016 avec le chorégraphe Thierry Thieû Niang.

Au plateau, près des enfants, Robin Pharo, gambiste et improvisateur les accompagnera lors de chants à capella travaillés avec la chanteuse Camille.

Thierry Thieû Niang a passé commande d'un texte pour appuyer son propos à l'écrivain Linda Lê. Une œuvre de Claude Lévêque, issue de La Collection Lambert à Avignon sera l'unique scénographie.

Au cœur est une chorégraphie dont la scénographie et les lumières répondront aux espaces et aux lieux. *Au cœur* pourra être repris, retravaillé auprès d'autres participants dans d'autres villes partenaires de la création.

Avec en alternance Pauline Abossolo, Eliott Allwright, Zoé Clément, Camille Deniau, Camille Dufour, Shana Lempereur, Timothée Lopacki, Loris Mercatelli, Anna Mazzia, Quentin Maximin, Mathieu Maximin, Dorine Parma, Pierre Tailleferd

et le musicien Robin Pharo (viole de gambe)

Chorégraphie Thierry Thieû Niang

Scénographie Claude Lévêque

Texte Linda Lê

Musique Robin Pharo

Chants travaillés Camille Dalmais

Lumières et régie Jimmy Boury

Production Festival d'Avignon en collaboration avec Augurart

Coproduction Collection Lambert en Avignon, Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, Le Phare Centre chorégraphique national du Havre Normandie, Viadanse Centre chorégraphique national de Franche-Comté à Belfort, Les 2 Scènes Scène nationale de Besançon, Théâtre Gérard Philipe Centre dramatique national de Saint-Denis, Théâtre Paris-Villette

Avec le soutien de la Spedidam, de la Fondation BNP Paribas, de la SACD et de King's Fountain

Avec l'aide d'agnès b.

Résidences à La FabricA du Festival d'Avignon, à La Chartreuse de Villeneuve lez Avignon et à la Collection Lambert

CONTACTS

Julie Bordez, directrice de production

+33 (0)4 90 27 66 50 / +33 (0)6 74 80 07 42 / julie.bordez@festival-avignon.com

Naïd Azimi, administratrice de production

+33 (0)4 90 27 66 50 / +33 (0)6 07 44 89 24 / naid.azimi@festival-avignon.com

festival-avignon.com    

NOTE D'INTENTION

Un enfant joue à tomber. Il ne bouge plus. Il se relève et recommence.

Il dit qu'il fait semblant. Il dit qu'il joue à faire le mort ! A quoi joue-t-il ?

Et nous, que voyons nous tout à coup de cette immobilité, de cette suspension ?

De ces corps au sol ? De ces corps formant un tout, unique. Un corps commun.

Un souffle revenu.

Enfants et adolescents s'emparent de l'espace fait d'élan et de déséquilibres dans une structure chorégraphique ouverte aux différentes manières d'explorer le mouvement, la présence dansée.

Inventer ensemble un mouvement à la force et la grâce, au peu et au silence, travailler des danses comme des paysages intérieurs, abstraits, biographiques aussi :

Des portraits au présent qui interrogent l'intérieur et l'extérieur, l'absence et la présence, l'identité et la fiction, le moment et la durée et composer une humanité libre et habitée de gestes ouverts, de récits et autres paroles.

La photo du petit Aylan mort sur cette plage a eu un retentissement en nous tous. C'est la force de l'incarnation. On est submergés par toute la tristesse du monde face aux images de corps échoués sur un rivage.

Je me sens partie prenante des grandes émotions collectives, tout en étant conscient qu'il est difficile d'y trouver une intelligibilité : qu'est-ce que je vois et qu'est-ce que je fais?

C'est le calme de la catastrophe qui est en train de se produire dans le présent de mon travail et dans le présent de la vraie vie. Je parle pour la première fois du chagrin du monde.

« Qu'est-ce que serait un monde où l'on peut se consoler de tout ? Un monde où je n'aimerais pas vivre. »

Je ne cherche pas à me distinguer du flot de commentaires et de chagrins sur le monde. Encore une fois, mon outil, mon geste, c'est le mouvement des corps -et je ne suis pas magicien quand je fais danser des personnes âgées, autistes ou détenues-. Je ne répare rien. Il faut sortir de cette idée qui veut qu'on répare et qu'on console, comme on change la roue défectueuse d'une voiture.

Je trouve riche de sens qu'il y ait aussi des choses dont on reste inconsolable : qu'est-ce que serait un monde où l'on peut se consoler de tout?

Ce qui se passe dans ce travail avec les enfants et les adolescents, reconduit ce que je fais alors dans ma vie : sauver quelque chose. Et cela ne veut pas dire réparer ou soigner.

Il faut aller à l'intérieur de nous et tous les jours, prendre le temps de regarder, prendre le temps de dire, d'écouter et de faire ensemble.

Je crois que toute pensée agit, tout sentiment aussi.

Les pensées et les sentiments de paix et de douceur face au chaos et à la colère sont d'anciens chemins qui «bougent» le profond de l'être et du monde.

—

PRÉSENTATION

L'image d'un jeune corps à terre. Est-il mort ou vivant ? Sommes-nous sur une plage voisine ou dans un jardin, une cour de récréation ? Comme beaucoup, Thierry Thieû Niang a été ému par les photographies d'enfants échoués ces derniers mois, ces derniers jours. Attentif, il l'est aussi lorsqu'il observe les poètes solitaires, les indiens dans les forêts, les tentatives des grimpeurs à mains nues, celles des apprentis comédiens ou encore des aînés qui prennent leur cadet par la main. Pour le chorégraphe, l'enfance est le territoire de l'art, le moment des prémices, des essais, des apprentissages et de tous les possibles. Un temps où l'on peut aussi s'effondrer et renaître. Ces derniers mois, au cours d'ateliers à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon et à la Collection Lambert, Thierry Thieû Niang a rencontré de jeunes avignonnais. Certains d'entre eux et d'autres se sont retrouvés à la FabricA du Festival d'Avignon, en janvier. Expérimentés ou novices, ils forment déjà une communauté singulière et « avouable » en mouvement. Leur fragilité et leur engagement nous parlent d'éclosions, de chutes, de pertes et de consolations. Ils partagent le plateau avec un jeune musicien, Robin Pharo, qui rythme la cérémonie, tantôt guide, tantôt témoin. Les sonorités de sa viole de gambe relient des temps anciens et à venir, installant les onze jeunes gens dans un présent suspendu dont l'intensité vibrera longtemps, grâce aux mots de l'écrivain Linda Lê et les mots-néons de Claude Lévêque, créés pour l'occasion.

4



THIERRY THIEÛ NIANG

© Jean-Louis Fernandez



Dès les premières minutes de sa rencontre avec les jeunes interprètes de *Au coeur*, Thierry Thieû Niang interpelle chacun par son prénom. Un signe de reconnaissance, la marque d'une extrême attention. Chacun est une personne. Instituteur et psychomotricien de formation, le chorégraphe sait organiser les conditions du mouvement et de l'échange à venir car depuis longtemps, il cherche pour et avec tous les corps. Avec des enfants, des personnes âgées, des autistes ou des prisonniers, il crée des espaces où chacun et ensemble peuvent exister. Et raconter à tous que la danse est une joie simple et que marcher avec l'autre est déjà une manière d'être au monde. Un projet de vivre. Aussi, il fédère autour de lui des artistes de tous horizons : Camille Dalmais, Linda Lê, Robin Pharo et Claude Lévêque, pour ce nouveau projet ; Marie Desplechin, Ariane Ascaride, Anne

Alvaro, Audrey Bonnet, Pierre Guyotat, Patrick Autrèaux, Vincent Dissez et Philippe Forget, à d'autres occasions. Il collabore également au travail de metteurs en scène de théâtre et d'opéra - il a accompagné Patrice Chéreau sur ses dernières créations -, de chanteurs et de plasticiens. *Du Printemps*, créé au Festival d'Avignon en 2011 avec vingt-cinq amateurs âgés de 60 à 90 ans, a été présenté dans le monde entier, intégrant à chaque étape des interprètes locaux à la distribution.

ENTRETIEN AVEC THIERRY THIEÛ NIANG

Les interprètes de votre nouvelle création, *Au cœur*, sont des enfants et des adolescents. L'enfance est-elle aussi votre inspiration pour cette pièce ?

Thierry Thieû Niang : L'enfance a toujours été au cœur de mon travail ; l'enfance de l'art, l'enfance du monde. Ici, ce sont à eux, enfants et adolescents à qui je donne la parole. Parce qu'il y a eu dans notre actualité des images de corps d'enfants au sol, des images de repos et de calme, d'autres d'effroi, aussi. Des images d'un enfant isolé des autres, d'un enfant qui tombe, d'un enfant échoué sur une plage.

Que produisent ces visions en nous ?

Mais il y a au présent des enfants qui sont là, qui arrivent, qui marchent, qui se tiennent debout, là dans la ville, les pays. Toutes ces situations nous inspirent pour ce projet qui est destiné à tous, grands et petits. Je suis également curieux de cette joie que les enfants manifestent en jouant, seul et à plusieurs, à courir, à tomber, à faire le mort et à renaître. J'ai été instituteur, puis psychomotricien, je suis parti avec Médecins sans frontières dans des camps de santé. L'enfance est pour moi l'endroit de l'art, des prémices, de la recherche et des apprentissages. C'est l'endroit des possibles. Des enfants autour de moi sont mes amis et je suis l'ami de certains. Je les considère comme des personnes, et la transmission opère dans les deux sens. Je travaille avec les enfants comme avec les adultes.

Qui sont les jeunes interprètes d'*Au cœur* ?

L'idée de ce groupe est née lors d'ateliers à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, avec des élèves de lycée. J'avais également travaillé avec un groupe d'enfants, plus jeune et mélangé, issu de la ville, des environs et d'associations ou encore avec certains qui fréquentent les ateliers à la Collection Lambert. Je trouvais important que des enfants d'Avignon puissent aussi profiter du Festival, en être les acteurs. Le groupe est pluriel et composé de milieux et de cultures différents. Certains montent pour la première fois sur une scène quand d'autres ont déjà un rapport familial avec le Festival d'Avignon, comme Anna qui a participé au *Petit projet de la matière* d'Odile Duboc et à *Cour d'honneur* de Jérôme Bel.

Comment travaillez-vous avec eux ?

À travers de nombreux exercices et situations, j'amène les membres du groupe à se regarder, à danser ensemble et se découvrir une appartenance commune et secrète, mystérieuse, invisible. Je veux qu'ils évoluent, qu'ils accèdent à des outils dansés autour de questions d'espace et de temps, de présence mais aussi d'éprouver des sensations / matières comme le poids, la chute ou l'envol et passer ainsi de l'abstraction à l'incarnation, de l'une à l'autre. Nous explorons des propositions différentes, dans des espaces différents puisque *Au cœur* sera présenté en trois lieux distincts. Nous nous confrontons à des musiques, des textes, des images, aux côtés d'artistes comme l'auteur Linda Lê qui écrit pour eux, ou encore la chanteuse Camille et le plasticien Claude Lévêque. Tout cela constitue une nourriture qui permet que quelque chose puisse advenir, éclore, à la fois dans le groupe et dans chacun d'eux.

C'est à partir de ce qui surgit de notre expérience commune que j'écris le spectacle. Ma manière de travailler avec eux résume aussi le projet : Que donne-t-on à cette communauté qui incarne l'avenir, pour fabriquer du sensible, du présent ?

Ce que j'ai vu des répétitions est déjà très beau, mais c'est aussi parfois grave, mélancolique.

Dans chaque enfant il y a du chagrin et de la perte. Du drame, chez certains. Un enfant est aussi toujours un enfant consolé, je crois. Mon travail est de souligner ce vivant, cet être là, cette présence commune, que ce soit avec les artistes avec qui je travaille comme avec les enfants. Par ailleurs, l'immobilité ou le silence d'un enfant, ce n'est pas que de la gravité. Un enfant qui tombe n'est pas forcément un enfant blessé, malade ou mort. C'est aussi un enfant qui joue et qui se relève. Un enfant qui apprend.

La musique occupe une place importante dans *Au cœur*.

Sur le plateau, un jeune musicien Robin Pharo, prend en charge la partie musicale. Il vient de la musique baroque, joue de la viole de gambe et chante. Je trouvais intéressant de convoquer parmi les jeunes enfants et adolescents, une matière classique, ancienne, presque lointaine. J'ai demandé aussi à Camille que je connais de faire travailler aux enfants et adolescents deux ou trois chants a capella.

7

Le texte et les arts plastiques sont également présents dans le spectacle...

Des désirs de collaboration sont en effet nés du partenariat avec la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, dédiée aux écritures du spectacle et avec la Collection Lambert, qui œuvre dans le champ de l'art contemporain. J'ai toujours aimé ce qu'un texte peut ouvrir dans les corps, dans l'espace et dans la pensée. J'ai proposé à l'écrivain Linda Lê, de nous rejoindre. Elle aussi est une enfant de migrants, originaire comme moi du Vietnam et parle très bien de notre rapport à l'enfance perdue, à l'exil intérieur. J'ai également sollicité Claude Lévêque et ces mots néons, des phrases qui seront comme des titres, des slogans, des poèmes. Je suis très heureux de cette équipe insolite, surprenante, plurielle.

Quelle place occupe ce type de projets avec des amateurs dans votre activité ?

J'ai toujours eu envie pour nourrir et réinterroger ma danse de chercher d'autres corps. De les inviter et danser avec eux. Je les ai d'abord trouvés avec des gens de théâtre ou de la musique mais aussi avec des amateurs, des enfants, des personnes âgées, des détenus. Ces rencontres constituent une matière sensible et indispensable à ma pratique, à mon métier d'artiste et d'homme. Ce que je vis et découvre avec ces femmes et ces hommes, grands et petits, je me dois de l'accueillir dans tout ce que je fais et partage. C'est au cœur même de ce que je suis et deviens encore !

—

Propos recueillis par Renan Benyamina pour le Festival d'Avignon

L'utilisation du texte est possible en respectant les mentions et après information auprès du Festival d'Avignon et de l'auteur.

CALENDRIER 2016

LES ATELIERS

Des séances d'ateliers se dérouleront en groupe ou en sous-groupes (duo, trio...) selon l'avancée du travail artistique. Ces ateliers seront menés par Thierry Thieû Niang et ses collaborateurs artistiques :

- Les 30 et 31 janvier 2016 à la FabricA du Festival d'Avignon
- Du 15 au 19 février à la Collection Lambert, Avignon
- Du 4 au 8 avril à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon
- Du 4 au 8 mai à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon
- Du 23 au 27 mai à la FabricA du Festival d'Avignon
- Les 18 et 19 juin à la Collection Lambert, Avignon
- Du 1^{er} au 5 juillet à la chapelle des Pénitents blancs, Avignon

CRÉATION

Trois lieux de représentations accueilleront le spectacle dans le cadre du 70^e Festival d'Avignon pendant le mois de juillet :

- La chapelle des Pénitents blancs :
3 représentations les 7, 8 et 9 juillet
- Studio de la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon :
3 représentations les 15, 16 et 17 juillet
- Salle de la Collection Lambert à Avignon :
3 représentations les 21, 22 et 23 juillet





Avignon : Thierry Thieû Niang et Vincent Dissez à l'ombre du vieil orme

Un geste résume l'art du danseur et chorégraphe Thierry Thieû Niang. Il se tient près d'un être humain, un peu derrière lui comme pour le protéger des intempéries, il déploie son bras droit et pose doucement, fraternellement, sa main droite sur l'épaule droite de l'inconnu(e). Et maintenant voici que sa main gauche soutient le bras gauche de celui ou celle qui, apaisé(e) par cette délicatesse, confiant, ferme les yeux, abandonne toute défense, tout repli sur soi. Alors commence une marche, une danse, un voyage à deux où celui qui a les yeux ouverts guide l'autre lequel, dans l'obscurité de ses yeux clos, se laissant guider, sent son corps, sans doute, comme jamais.

Être guidé, les yeux fermés.

Ce moment traverse « Le grand vivant », spectacle créé à l'Espace 1789 de Saint-Ouen et, ces jours-ci, à l'affiche des rencontres d'été de la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon. J'ai vu « Le grand vivant » le mois dernier à la Charité-sur-Loire dans le cadre du festival « Format raisins », au premier étage d'un prieuré restauré avec soin, juste ce qu'il faut. Le matin même, dans la cour du Cloître, Thierry Thieû Niang dansait avec des élèves d'un établissement spécialisé comme l'on dit, accueillant des enfants qui ont du mal à affronter la vie laquelle leur en fait voir. Il avait travaillé avec eux très peu de jours, mais une heure avec lui vaut mille jours. Marcher, se croiser, s'inventer des jeux, aller ensemble, réinvestir des gestes de la vie. Ils se sont très vite compris, épaulés.

Une femme, proviseur de l'établissement spécialisé, se confondit en remerciements après avoir vu la prestation, simple et forte, de ses pensionnaires. Juste avant la fin, ces enfants habituellement « assistés » avaient renversé les rôles. Thierry avait demandé à chacun de guider un spectateur en lui demandant de fermer les yeux, de poser une main sur une épaule, de soutenir l'autre bras, et de le guider ainsi dans la cour du cloître quadrillée ici de gazon, là de gravier, à l'écoute des sensations de son corps.

Thierry Thieû Niang est celui qui pose sa main sur votre épaule et vous dit sans rien dire : viens, allons. Sa danse naît du mouvement vers l'autre. Souvent même, le mouvement se résume à se tenir debout à écouter, regarder. Sa seule présence suffit, son regard calmement intense, la sidérante légèreté de son être-là. Sa façon de se tenir sur ses deux pieds, droit mais sans raideur, souple toujours, pieds nus ou en tennis, ouvre la rencontre avec l'autre, les autres. Toutes les chorégraphies de Thierry Thieû Niang, tous les ateliers qu'il multiplie, sont brodées avec le fil du mot rencontre.

La scène est pour lui moins un espace voué au spectacle qu'un lieu de partage. Que cela soit avec Patrice Chéreau dont il fut très proche ou les personnes âgées de l'Espace 1789 à Saint-Ouen, que cela soit avec le danseur Éric Lamoureux (comme l'an dernier à Avignon, tôt le matin), la chanteuse Camille, l'écrivain Maylis de Kerangal ou l'actrice Anne Alvaro qui, venue à la Charité, voir « Le grand vivant » eut ce juste mot : « c'est loyal ».

Du soin à apporter aux vivants

Assis par terre au milieu du cercle ou du rectangle que forment les spectateurs, tous proches, Thierry Thieû Niang écoute Vincent Dissez dire un texte de Patrick Autréaux. Dissez est l'un des comédiens qui faisait partie du groupe Tchan'g de Didier-Georges Gabilly et qui, depuis sa disparition, mène une carrière ponctuée d'exigences. Patrick Autréaux est un ancien psychiatre urgentiste qui jette un regard sombre sur les milieux hospitaliers et qui, malade à son tour, sut trouver dans l'écriture un moyen d'aller plus loin dans l'approche de la maladie, de la mort et du soin à apporter aux vivants. En témoignent des récits, « La vallée des larmes » et « Soigner » publiés chez Gallimard et récemment son premier roman « Les irréguliers ».

« Le grand vivant » (à paraître chez Verdier en janvier 2016) revient sur la personnalité de son grand-père déjà évoquée dans « Soigner », mais autrement. Il le suit « au bord de la mort », un vieil orme lui tient lieu de frère et de double. Le corbeau noir de la fiction vient picorer son cœur. Un vent soufflé par l'écrivain aspire l'acteur qui lit le texte et bientôt inspire le danseur. Le grand-père meurt. « Il est mort. Je m'adresse à lui quand un cauchemar me réveille encore. Est-ce que parler protège de la peur ? » se demande Patrick Autréaux. Bonne question que dansent ensemble Vincent Dissez et Thierry Thieû Niang. La présence des morts et leur souvenir aident ceux qui restent à vivre dans « le dépotoir des voix ».

Les feuilles du texte s'effeuillent, jonchent le sol. Arrive cette fausse fin du texte : « Le pire, c'est quand on cherche un visage derrière ce qu'on voit, et qu'on ne le trouve pas. Le pire, c'est quand une feuille, un arbre ne sont que feuille ou arbre, quand le mangeur de rêves n'est qu'une chimère. Le pire, c'est quand il n'y a rien entre tout, pas même un regard vide. Le pire, c'est quand le lien invisible nous a abandonnés. Alors on se heurte à l'isolement des choses, à l'indifférence qu'elles ont pour nous. Alors on tombe. »

Peu de temps après, à l'ombre du vieil orme, Thierry Thieû Niang et Vincent Dissez, debout, saluent.

Jean-Pierre Thibaudat, *Médiapart*, juillet 2015

Besoin des autres pour danser

Le chorégraphe a quitté Marseille en 2007. Il y revient régulièrement pour un nouveau projet avec douze détenus des Baumettes.

Qu'est-ce que la danse pour vous ?

C'est un mouvement qui réunit hors du langage, de la parole, qui va de dedans à dehors et qui est un art populaire dans le sens où enfants et vieux dansent. Tout corps est un corps dansant pour moi. Après, il y a des spécialités en danse, des techniques. A mes yeux, une personne qui marche est déjà en train de danser. La danse, c'est aussi de la joie, également une joie intérieure. Quand on voit de vieux détenus, même s'ils sont empêchés par l'âge et la prison, ils accèdent à quelque chose de libre, de secret, la danse permet cela.

Je ne pense le monde qu'en le vivant, qu'entendez-vous par-là ?

Aujourd'hui, on assiste à un monde avec beaucoup de discours sur les méthodes. Les gens ont besoin de retrouver la question du vivre ensemble avec toutes ses différences et ses particularités. Ce qui m'intéresse, c'est d'être plongé dans tout ce qui fait la vie : les enfants, les personnes handicapées, les stars, les professionnels et amateurs qu'on a tendance à cloisonner. Je passe du jardin à l'école, de la prison au théâtre. Je mets autant d'importance à aller vers des gens très différents. Par leurs différences, ils me bousculent et me transforment. Je suis ouvert, c'est la rencontre qui fait que je suis un artiste. Je ne peux pas être dans ma bulle. J'ai besoin des autres pour danser, pouvoir me ressourcer, me recréer et ne pas m'enfermer dans mes habitudes.

Parlez-nous de votre nouveau projet Anima, les détenus des Baumettes en font partie.

Anima est un projet pluridisciplinaire avec « Lieux fictifs » réunissant un créateur sonore, une plasticienne et moi. Un groupe de douze détenus restaurent les archives de l'Ina familiales, mondiales, cinématographiques. On développe un mouvement dedans, un groupe de 4 seniors dehors et 4 adolescents. Et comme ils ne peuvent pas se rencontrer, ils le font à partir de vidéos sonores. A la fin, on ne se pose plus la question : qui est dehors ou dedans. On peut être dehors tout en étant enfermé et être enfermé en étant dehors. La question réside dans ce qui en nous nous ouvre ou nous renferme au monde. A partir de cette matière travaillée, je les fais danser.

Les prisonniers sont-ils venus facilement à la danse ?

Au début, il y a eu beaucoup de timidité et de réserve. Ils voulaient bien danser avec moi mais pas ensemble. Ils ont compris que leur danse m'intéressait. J'utilise leur mouvement et j'en fais de la danse. Ils ont entre 19 et 65 ans et sont volontaires dans le projet. Ils ont signé un contrat et sont donc auteurs au même titre que les autres. Ils se sentent très investis et ont très envie, les activités en prison ne sont pas nombreuses. Parce que je vais vers eux comme un partenaire et non pas un spécialiste, ils osent. La mise en confiance, le respect sont très importants. Et le mouvement devient poétique.

Des expériences nouvelles ?

Avec des corps si différents, je suis obligé de réinventer du vocabulaire. Je regarde les corps tels qu'ils sont, par exemple des vieux qui ne peuvent pas aller au sol avec leurs hanches artificielles. Ma langue chorégraphique en est transformée.

C'est comme un voyage à l'étranger, je ne connais pas la langue et pourtant j'arrive à me démerder. L'autre, c'est comme un voyage à l'étranger, cela me rend nouveau selon que je danse avec les prisonniers ou les enfants.

Comment penser l'art et la culture dans une société marchande ?

On est dans une période de mutation socio-économique où l'individu est un produit marchand fabricant du travail et de l'activité. L'art est le seul espace où l'on peut redéfinir le fondement de notre humanité. Il permet de re-questionner les échanges entre les humains, les cultures, ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, ceux qui peuvent et ceux qui ne peuvent pas. L'art devrait être un outil d'éducation, de socialisation. Danser peut nous aider à lire et à écrire. Faire de la musique peut nous aider à écouter les autres. Aujourd'hui, c'est un combat plus fragile, plus à vif. C'est pour ça que je me retrouve avec les plus fragilisés pour leur faire partager ce qui m'a aidé à me construire, à trouver ma place. Les gens ont du mal à se projeter dans le rêve, l'imaginaire afin de pouvoir devenir des hommes et des femmes. Je pense que nous, les artistes, devons partager nos outils pour que chacun puisse agrandir ce qui le peuple et le transforme.

—

Piedad Belmonte, *La Marseillaise*, septembre 2014



CONTACTS

Julie Bordez, directrice de production

+33 (0)4 90 27 66 50 / +33 (0)6 74 80 07 42 / julie.bordez@festival-avignon.com

Naïd Azimi, administratrice de production

+33 (0)4 90 27 66 50 / +33 (0)6 07 44 89 24 / naid.azimi@festival-avignon.com

festival-avignon.com    